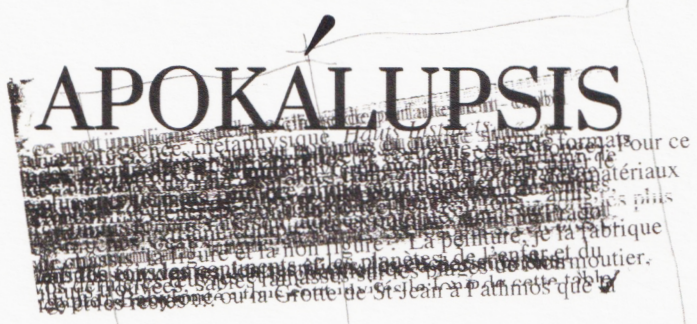


# APOKALIPSIS



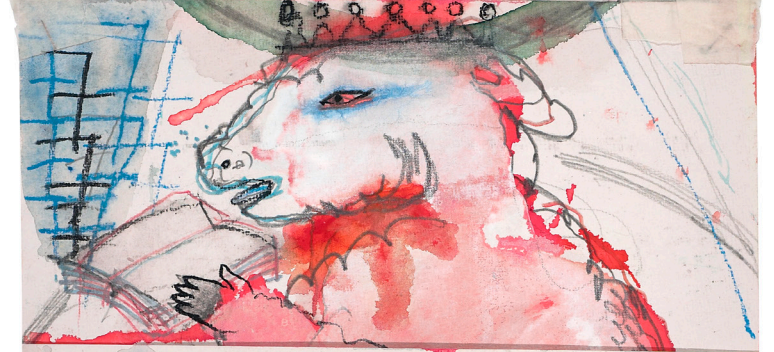
chantalpetitlivre 3

apokálupsis  
chantalpetitlivre3



Je ne supporte pas l'existence  
si je ne peins,  
sculpte ou ne déambule dans l'atelier.  
Quand j'y suis j'ai la même sensation  
de liberté  
que lorsqu'enfant je m'étais perdue  
dans le terrain vague qui s'étendait près de la maison  
que nous avons habitée  
pendant quelques mois après notre arrivée à Alger.  
Dès que nous sommes entrés  
dans cette vaste villa décrépie,  
la terre s'est mise à trembler,  
une réplique du tremblement de terre d'Agadir  
ville où je suis née huit ans plus tôt.  
Les murs étaient ornés d'immenses tableaux d'un goût douteux  
disaient mes parents, des nus,  
des paysages, des natures mortes qui sous le choc  
de ce séisme intempestif se sont animés,  
ont basculé, se sont rapprochés,  
ont chaviré encore pour s'immobiliser  
enfin dans tous les sens m'offrant la vue  
d'un étonnant chaos  
que, malgré mon effroi, j'avais trouvé si beau  
et chatoyant  
sous l'écran tendu de pur cobalt  
– éclaboussé cependant de quelques hirondelles  
folles et criardes – du ciel d'Alger la blanche,  
que j'en pleurais.







J'ai réalisé ce jour-là  
ce que je savais depuis longtemps et qui  
me tourmentait en permanence  
non seulement que la mort  
m'attendait à tous les tournants  
mais aussi que le monde tout entier,  
sa beauté, ses paradigmes  
et ses métamorphoses  
pouvaient disparaître dans un grand fracas.  
Cette idée abyssale, l'apocalypse,  
ses vagues scélérates,  
ses cataclysmes polychromes,  
ses nuages de sauterelles cliquetants,  
ses déluges – à ne pas confondre  
avec le grand barattement de la mer de lait,  
le fameux *Kshirasagara manthana* de l'origine –  
et ses pluies de feu ne m'a plus quittée.  
Pourtant c'était la guerre à Alger  
mais contrairement à mes parents,  
alors que j'en ressentais et en voyais  
partout les effets,  
c'était moins la guerre et les bombes  
qui me paniquaient,  
mais la formidable vague d'Hokusai  
que j'imaginai tous les soirs se ruer sur nous.  
C'était une obsession, et ce qui m'a sauvé de cette angoisse  
monomaniacale de l'anéantissement,  
c'est mon travail d'artiste.  
Un cliché peut-être mais c'est vrai,  
il y a toujours mêlée à la source vive de la création  
cette soudaine vision de la mort, insupportable pour un enfant,  
dont il s'échappe  
en plongeant comme une petite grenouille  
dans le désordre du monde,  
pour le comprendre  
– dans le sens littéral du terme : prendre avec –  
s'y cramponnant, l'embrassant  
pour le réinventer  
et la poésie lui est parfois offerte,  
merveilleuse bouée de sauvetage  
dans laquelle il puise des armes dérisoires  
et gigantesques, comme les ailes flamboyantes  
du phénix rebelle.

Étonnamment, alors que j'entrevois maintenant  
le bout du chemin de ma vie  
et me rapproche dangereusement du gouffre,  
mon tempérament volcanique  
– un effet *caméléonesque* de cette sensibilité tellurique –  
s'estompe,  
mon souffle se réconcilie  
et malgré la prise occasionnelle  
de quelques quarts de Lexomil,  
je deviens presque sereine.

De la même manière et c'est tout aussi désarmant,  
alors que la planète Terre  
est en pure-surchauffe,  
que ses 2 pôles gelés et immaculés fondent  
comme des vieux cierges  
dévoilant de nouveaux horizons méthaniques,  
que la moitié des êtres vivants disparaissent,  
que de-ci de-là,  
brûlent les forêts, s'écroulent des montagnes,  
s'enivrent de pesticides les abeilles et les nuages,  
qu'apparaissent des néo-virus,  
que déluges ou crues engloutissent des morceaux de paysages,  
des jardins,  
que les guerres obtuses détruisent, tuent, saccagent,  
pillent, violent, torturent,  
et massacrent avec insistance,  
que les insectes sont devenus muets  
et les oiseaux presque,  
alors que d'affolants drones métalliques  
bourrés d'IA semblent les remplacer  
et que quelques méga-supra-milliardaires  
qui se comptent sur les doigts d'une main,  
*Ubu* véritables et obscènes,  
dirigent le monde,  
aggravent tous ces symptômes  
et partiront se reproduire sur Mars  
dès que la Terre ne sera plus  
qu'une boule de pétanque en fusion  
et le verbe pulvérisé,  
NOUS,  
comme des moutons tranquilles  
attendons de concert





en grignotant et ruminant l'herbe  
encore un peu verte de nos prés-carrés.

Pour être si calmes,  
sommes-nous déjà dans l'œil du cyclone qui,  
vu de satellite  
ressemble étrangement à un nombril humain  
au milieu de ce ventre de nuages si doux ?

Si d'aventure Gaïa,  
planète d'azur carbonisée par nos soins  
en venait à déchirer cette peau de ténèbres  
par-delà les horizons multipliés du temps  
et de l'espace  
peut-être quelques sages  
apparaîtraient-ils au seuil de leurs grottes lapidaires ?  
animaux, dieux, humains ou autres,  
de leurs pas de danse retentissants  
ils dessineraient  
sur la farine légère  
d'une terre outrepassée mais intacte  
les lignes du vivant.



APOCALYPSE  
①



Il a été tiré de cet ouvrage  
apokálupsia.chantalpetitlivre3  
200 exemplaires numérotés  
et signés.

Les 100 premiers exemplaires  
sont accompagnés d'une  
impression pigmentaire  
originale signée et numérotée.

Mise en page et réalisation

Mei Girault, Noa Robin

&chantalpetit

Photo

© Laurent Lecat

Texte/images

© chantalpetit

Impression

Picture Perfect

Atelier Clot,Bramsen&co

Merci à

Christian et Victor Bramsen

Baudouin Jannink, Elsa Jonquet,

Ariel Termine, Zeina Toutounji.



182/200  
cpetit

éditions jannink

ISBN 978-2-37229-061-6

éditions  
  
jannink

